

Requins, homards et autres bêtasseries environnementales

Je suis un requin-bouledogue. Je dévore à mort tout ce qui se trouve dans mon champ de vision. Je croque les tortues, les poissons, les oiseaux, les calmars et aussi les mammifères. Je ne le fais pas exprès, mais je le fais. J'ai des mandibules avec lesquelles il faut que je démantibule. C'est mon destin. Je ne suis pas un monstre de cruauté, ni un méchant de série B, et surtout pas un terrible tortionnaire des peuples de la mer. Je suis juste une sale bête darwiniste et opportuniste, nocive et nuisible.



Par **LUC LE VAILLANT**

Je viens de tuer un jeune surfeur du côté de la Réunion. Mon cousin, le requin-tigre avait attaqué une baigneuse voici quelque temps. Cela nous vaut aujourd'hui les faveurs des environmentalistes. Je suis devenu le héros de Paul Watson, le pirate de l'ONG Sea Shepherd, qui pense que l'homme est mauvais et que l'animal est bon, que la nature est reine et que l'humanité n'est qu'une excroissance bouffonne qui doit expier sa culpabilité cupide. Je suis le requin-bouledogue de l'océan Indien. Poussez-vous de là que je m'y mette! La planète est menacée. Il faut donc dérouler le tapis rouge à ma logique sanguinaire. Que les surfeurs baissent pavillon devant ma férocité! Que le loisir de masse se rhabille pour me laisser prendre mes aises! Au large, les bateaux usines font du ramassage tout et pourraient mijoter mon aileron en soupe-minute. Près des côtes, on m'offre

RÉ/JOUISSANCES

Je suis un requin et il serait logique de prélever un nombre suffisant de crétins de mon espèce pour garantir la paix des baigneurs. Mais, dans des sociétés gagnées par la sensiblerie biodiversifiée, on me met maintenant au rang des symboles d'une sauvagerie perdue.

une réserve naturelle qui a tout du garde-manger. Mieux, ces zones protégées seraient le vert paradis de mes amours qu'il faut faciliter. Que les nageurs s'éloignent en accéléré de mon lit nuptial où je fais valoir le droit du plus fort taux de testostérone. Je suis un requin et il serait logique de prélever un nombre suffisant de crétins de mon espèce pour garantir la paix des baigneurs. Mais, dans des sociétés gagnées par la sensiblerie biodiversifiée, on me met maintenant au rang des symboles d'une sauvagerie perdue. Je sens que tous ces républicains radicalisés d'une Bardot misanthrope caresseraient bien dans le sens du poil ma peau de bête si elle n'était pas rousse comme de la toile émeri.

Je suis un requin pas chagrin qui s'amuse de voir l'Occident pleurer sur la souffrance en abattoir et la surconsommation de viande sans s'apercevoir que le changement des habitudes alimentaires entraînera forcément

la disparition de certains types de veaux, vaches, cochons. Je vous parie que, bientôt, les hipsters veggies s'effrayeront du cri de la carotte arrachée à ses plates-bandes ou du hurlement de la noix mal gaulée. Et les mêmes continueront à verser des larmes de crocodile sur ma mauvaise réputation carnassière tandis que je boulotterai tranquillement un véliplanchiste ou un apnéiste.

Je suis un homard intermittent du spectacle. Dans un spectacle de Rodrigo García (1), mon partenaire de comédie me sort du bain sans me fournir de peignoir. Il me balade au bout d'une laisse comme si j'étais le soumis d'une Vénus à la fourrure synthétique. Il me regarde de haut en me soufflant les volutes de sa cigarette au visage. Et puis, histoire d'interroger l'état des émotivités, il finit par me

trancher à vif pour me faire griller sur barbecue avant de m'avalier. C'est à cet instant que dans la salle, des spectateurs horrifiés se sont levés, avec tout le sérieux voulu, pour hurler à la maltraitance de ma pauvre petite âme à carapace.

Je suis un homard christique qui monte au Golgotha rejoindre le bébé phoque d'Alaska et le sempiternel taureau de corrida. Ce qui est étonnant, c'est que la sphère intellectuelle française porte désormais les bannières de cette procession éplorée. L'humain n'a plus le primat car il est suspecté d'un dur désir de détruire. Heureusement l'animalité est là qui va nous sauver du cata-

clisme annoncé et nous ramener dans le giron d'une mère nature encensée. Tout cela se double d'un anthropomorphisme à rebours ou, disons plutôt, d'un anthropogachisme toujours

à la recherche du plus petit que soi, du plus malheureux que tout, du damné de la terre à monter en graine.

On s'est battu pour les droits de l'homme, puis pour ceux de la femme, et enfin pour ceux de l'enfant. Il est désormais l'heure de pétitionner pour les droits des animaux, de moins en moins domestiques, à qui l'Assemblée nationale vient de reconnaître une sensibilité. Comme si, à mesure que les citoyens se détestaient cordialement, se rapprochant croyances et vulgarité, émollements et désinvestissement, élitisme et populisme, les penseurs post-humanistes n'avaient d'autres recours que de s'inventer des victimes muettes à embarquer dans leur arche de Noé.

Heureusement, du côté de l'île de la Réunion, un requin-bouledogue guette et commence à cercler, de plus en plus serré, autour de ces bêtasseries à poils et à plumes.

(1) «Libération» du 9 avril

Pour le centenaire du génocide, n'enterrons pas le Musée arménien

Par **ROBERT GUÉDIGUIAN**
Réalisateur, producteur et scénariste

Inauguré à Paris, en 1953, en présence du président de la République française, le Musée arménien de France abrite des œuvres inestimables, dont certaines furent exposées au musée du Louvre. Ses collections, réunies par les descendants des victimes du génocide de 1915, ont été léguées à l'Etat français en 1978 et reconnues d'utilité publique.

En août 2011, projetant des travaux dans l'immeuble parisien qu'il occupe, le ministère de la Culture demande au Musée arménien de France de déplacer temporairement ses collections, tout en lui assurant un retour à l'identique dans ses salles à l'issue des travaux, en mai 2012.

Mais, une fois les travaux terminés, le Musée arménien se voit interdire son retour, le ministère de la Culture refusant de libérer les salles qui servent désormais de débarras au musée Guimet.

Le musée se lance alors dans un véritable combat, alerte tous les services de l'Etat, demande au ministère le respect de ses engagements, mais aucune réponse n'est apportée. Plus inquiétant, début 2014, les serrures de l'immeuble parisien sont soudainement changées: l'accès au Musée arménien est donc maintenant totalement impossible, et nul ne sait ce qu'il est advenu d'une partie de ses 1200 pièces restées à l'intérieur de l'immeuble...

Ma grand-tante, dernière survivante de ma famille, faisait toujours le même cauchemar... Elle marchait, épuisée, assoiffée dans le désert... Et la ceinture de sa robe lui pesait, lui irritait la peau avec la sueur et le sable... La ceinture était lourde car sa mère avait cousu à l'intérieur quelques bijoux ancestraux, quelques pièces dorées... Et elle regrettait d'avoir irrité sa mère avec ses pleurnicheries, comme une petite fille capricieuse.

Les déportés sentaient bien que ces objets artisanaux, ces œuvres d'art, ces partitions, ces livres arrachés aux flammes deviendraient les témoins de leur existence, les preuves qu'ils avaient vécu, créé, imaginé, rêvé, développé une manière d'être ensemble, qu'ils avaient été un peuple. En effet, les objets ni ne meurent ni ne sont dévorés par les rapaces...

Et qui, dans ce désert, aurait pu dire alors que cent ans après, l'Arménie existerait

encore? Si elle avait disparu, au moins il en serait resté la trace.

Et pour mesurer l'importance capitale de ces traces, il suffit de voir l'acharnement que les fous de religion ou d'idéologie mettent, de tout temps, à détruire ce que les civilisations précédentes ont bâti, pour installer leur dictature de manière définitive.

En France, ces œuvres échappées du désastre sont devenues un riche héritage que les Arméniens ont offert, comme un remerciement au pays où ils avaient sur-

Ma grand-tante faisait toujours le même cauchemar... Elle marchait épuisée dans le désert... La ceinture de sa robe lui pesait... La ceinture était lourde car sa mère avait cousu à l'intérieur quelques bijoux ancestraux, couverts de fête, pièces dorées...

vécu, loin des terres de leurs pères et grands-pères exterminés et spoliés. Il leur avait fallu oublier pour vivre, et se souvenir pour être fidèle et, dans cet écartèlement, ils ont réussi à être français et arméniens ou arméniens et français, comme vous voulez.

Ce Musée arménien de France fait partie tout autant du patrimoine français que du patrimoine arménien... Et, pour d'obscures querelles entre diverses administrations, il pourrait disparaître dans des cartons au fond d'une réserve, enterré dans un sous-sol.

Nous demandons seulement que le ministère de la Culture respecte sa parole et organise la réouverture du Musée arménien, sa réinstallation à l'endroit où il vit le jour une fois les travaux terminés.

Nous vivons, ces derniers jours, le centenaire du génocide, et le centenaire de sa négation... La France ne peut nier d'une voix ce qu'elle reconnaît d'une autre, et refuser ce cadeau que, du fond du cœur, les immigrés arméniens lui ont fait.

Une autre solution pourrait être que l'ensemble de la collection, je dis bien l'ensemble, soit exposée au Mucem de Marseille, de manière permanente... Elle aurait alors une grande et définitive visibilité.

Pour soutenir cette cause, signez la pétition sur [change.org/MuseeArmenien](http://www.change.org/MuseeArmenien)



SUR LIBÉRATION.FR

Retrouvez toutes nos tribunes sur <http://www.libération.fr/debats>